

## Le monde des arts

Michèle Cone, Pierre-Ivan Laroche, Diana de Rham et René Rozon

Volume 28, numéro 112, septembre–octobre–novembre 1983

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/54324ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

### Éditeur(s)

La Société La Vie des Arts

### ISSN

0042-5435 (imprimé)

1923-3183 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

### Citer cet article

Cone, M., Laroche, P.-I., de Rham, D. & Rozon, R. (1983). Le monde des arts. *Vie des arts*, 28(112), 17–21.



1. Hans HOLBEIN le Jeune  
Sir Thomas More.

2. Jeanne Seymour, reine d'Angleterre.  
(Photos reproduites grâce à l'autorisation  
de S.M. la Reine Elizabeth II/  
The Pierpont Morgan Library)

2

## LETTRE DE NEW-YORK

Quoique l'Exposition *Holbein à la cour d'Henri VIII*, à la Morgan Library, entre dans le contexte d'un festival des arts anglais à New-York, c'est dans un autre contexte que j'aimerais évoquer ce merveilleux ensemble de soixante-dix dessins venus des collections de la reine d'Angleterre. C'est le contexte du portrait dont, à voir le nombre d'artistes contemporains qui s'y intéressent, la tradition demeure vivace parmi nous.

Quelle est la source de cette fascination pour les visages humains dessinés par Holbein? Est-ce l'illusion que leur trace sur le papier restitue la physionomie des gens tels qu'ils ont existé et les rend *vivants*? La curiosité pour une époque que nous pouvons difficilement imaginer autrement que par les œuvres d'art explique sans aucun doute un aspect du plaisir que donne la galerie de portraits de gens de cour esquissés par Holbein. Dans leurs costumes pittoresques, portant bijoux, coiffes et bonnets ou toques, attributs qu'Holbein évoque tantôt dans le moindre détail, tantôt avec une souplesse *métonymique* géniale, ces lords et ces ladies prennent corps pour le regardeur d'aujourd'hui un peu comme les personnages dans les romans de Proust. C'est le monde, le grand monde de l'aristocratie anglaise qui parade devant nous.

Mais au delà d'une curiosité sociologique et de l'admiration qu'on ne peut s'empêcher d'éprouver pour l'habileté technique de l'artiste, un autre aspect des portraits retient l'attention encore davantage, aspect qui s'intensifie quand on sait quelle fut la bonne ou mauvaise fortune des personnages représentés. C'est qu'à travers ces dessins d'Holbein, un étranger (né en 1497, à Augsbourg, Hans Holbein le jeune est allemand, vécut en Suisse avant de s'installer en Angleterre où il mourut de la peste en 1543), juge ces hommes et ces femmes dont le sort est lié à la politique de leur maître, Henri VIII, et qui les uns jouent leurs cartes habilement tandis que d'autres finiront la tête coupée.

Lèvres closes, souvent vus de trois-quarts, ces personnages, surtout les hommes, semblent éviter notre regard. Tant de choses qu'il vaut mieux cacher ne passent-elles pas dans ce face-à-face silencieux? Exceptionnel à cet égard est le portrait le plus fini de l'exposition, celui de sir Godsolve, le contrôleur des mesures de tissus précieux qui nous jette un regard des plus méfiants! Même le grand humaniste sir Thomas More, ami proche d'Holbein, est vu les yeux tournés vers le lointain, gardant pour lui ses pensées. Ceci ne l'empêchera pas de prendre parti contre le divorce de son roi et de finir à la Tour de Londres. Il en est de même pour John Fischer, archevêque de Rochester, dont Holbein accentue l'ascétisme en entourant son visage émacié d'une ombre soutenue, un de ceux qui seront également exécutés pour avoir refusé d'admettre la validité du divorce royal.

Ne vous fiez pas aux apparences, disent certains portraits comme celui de Richard, premier baron Rich, à qui Holbein a donné une tête angélique, quoique son manque de scrupules était notoire. Ou, au contraire, voyez comme le dessin peut laisser discrètement transparaître une vérité, par exemple chez le poète sir Thomas Wyatt qui, dit-on, fut l'amant d'Ann Boleyn et dont la moustache et la barbe ne laissent aucune équivoque sur leur toucher doux et sensuel.

Les portraits des dames de la cour sont plutôt flatteurs. Ces jeunes personnes respirent la pureté. Ce sont des *Ophélie*s au front bombé, aux yeux bien écartés, qui vous dévisagent parfois sans timidité, telle Grace, lady Parker, et, parfois même, avec une certaine insolence, comme lady Ratcliffe. Jane Seymour, elle, qui fut la dame de compagnie des deux premières femmes du roi avant de devenir reine, se garde bien de nous livrer son regard: mains croisées sur les genoux (les mains sont rares dans ces portraits), lèvres minces, figure triangulaire, elle apparaît comme l'exemple même de la petite fille modèle, capable cependant de trahir sa maîtresse pour lui prendre sa place.

En face de cet art raffiné et où le moindre dessin mérite d'être appelé un petit chef-d'œuvre, les productions qu'on peut voir à New-York, ces derniers temps, sont troublantes car elles manquent non seulement de raffinement mais aussi, uniformément, de qualité. Il y a peu d'œuvres mémorables à chaque nouvelle exposition de Schnabel, Chia, Clemente et des jeunes Berlinoises en vogue à l'heure actuelle. Parmi ces derniers, Hodicke, qui, en fait, appartient à une autre génération et a été le professeur de plusieurs d'entre eux, a une certaine force. Dans sa dernière exposition, il présentait, dans le style gestuel qui le caractérise, un groupe d'œuvres où la mer, verte, joue un rôle essentiel. Elle engloutit une énorme forme noire qui pourrait être un paquebot en train de sombrer, elle rejette vers le rivage des lambeaux de corps humains ou des formes humaines entières, telle cette Médée affolée, de noir et de rose vêtue, dont la chevelure orange tourbillonne sur un fond de ciel noir.

Une grande théâtralité caractérise les productions artistiques les plus marquantes de New-York. Le groupe de Toronto, présenté récemment à la Galerie 49<sup>e</sup> Parallèle, ne fait pas exception. Particulièrement mystérieux est le travail de Rae Johnson, qui réussit à conjuguer dans l'espace d'un intérieur de café des personnages attablés, sommairement évoqués par quelques coups de brosse, et une *annonciation* ailée, auréolée et baignée d'une lumière surnaturelle.

Ce côté théâtral de la peinture, avec ses références quelquefois ironiques à l'art du passé, n'empêche pas certains créateurs de continuer dans la voie non figurative et conceptuelle qu'ils se sont tracée. Les derniers travaux de Robert Ryman — qui continue l'exploration des possibilités du carré blanc peint — et qu'on a pu voir à la Galerie Bonlow, ce printemps, en sont une preuve. C'est aussi le cas de Louise Robert, Canadienne, à qui le Centre Culturel du Québec a fait une belle exposition. Robert déforme le rectangle du tableau pour nous faire prendre conscience de sa nature, en replie un coin, sépare le châssis de la toile et pose sur ses surfaces brillamment colorées des fragments de phrases: "à cause de", "une autre fois", "hors cadre", "quelque part". De tels artistes fonctionnent-ils à contre-courant, ou s'inscrivent-ils dans la tradition élitiste qui se refuse à tenir compte du public des non-initiés, comme ce fut le cas sans doute pour Holbein? Il y a peut-être du vrai dans cette remarque que j'ai entendue récemment lors d'une table ronde à l'effet que si l'édition établit une distinction entre la poésie, le roman noir et l'ouvrage philosophique, de telles catégories n'ont pas d'équivalent dans l'art.

Michèle CONE

## LETTE DE MADRID

Le printemps de 1983 aura été faste pour la vie artistique et culturelle espagnole. Parmi les nombreuses manifestations qui ont retenu l'attention des amateurs d'art de la péninsule ibérique et de l'étranger, quatre événements méritent une attention particulière: la Foire d'Art Contemporain de Bilbao, l'Exposition Salvador Dali, au Musée d'Art Contemporain de Madrid, l'Exposition Goya, au Musée du Prado, et l'Exposition itinérante de l'œuvre graphique du peintre-graveur Édouard Lachapelle.

La Foire d'Art Contemporain de Bilbao, nommée Arteder 83, a lieu pour la troisième année consécutive. Créée pour encourager l'art d'avant-garde, offrir un lieu de rencontres culturelles et exposer, vendre ou échanger les œuvres des artistes, cette foire rassemble plus de deux cents artistes, onze galeries et cinq revues spécialisées au cœur du pays basque. La manifestation, s'étendant sur 13,000 m<sup>2</sup> d'exposition et répartie en trois pavillons, est ouverte à un grand nombre de disciplines: peinture, sculpture, céramique, mosaïque, tapisserie, photographie, art graphique, reliure, film et bande magnétique. Bref, l'ensemble des modes d'expression de l'art contemporain. Le design occupe, cette année, une place à part car c'est à lui que sont consacrées les Journées Techniques, tandis que le Nicaragua est le pays invité.

Ce qui frappe avant tout à Bilbao, au delà de la diversité de l'inspiration et des styles, c'est l'étonnante vitalité de la recherche et de la production artistique. La représentation des provinces basques est évidemment majoritaire et nuance le caractère international de la foire. Arteder existe plutôt pour les artistes que pour les galeries d'art; c'est ce qui en fait d'ailleurs la spécificité par rapport aux autres grandes foires européennes comme celle de Bâle. Aussi les artistes s'y retrouvent-ils en contact étroit avec un public qui observe, scrute, questionne. Arteder devient un forum d'animation, et les discussions commencées à la foire se poursuivent jusque dans les cafés de Bilbao comme dans ceux des petites villes avoisinantes.

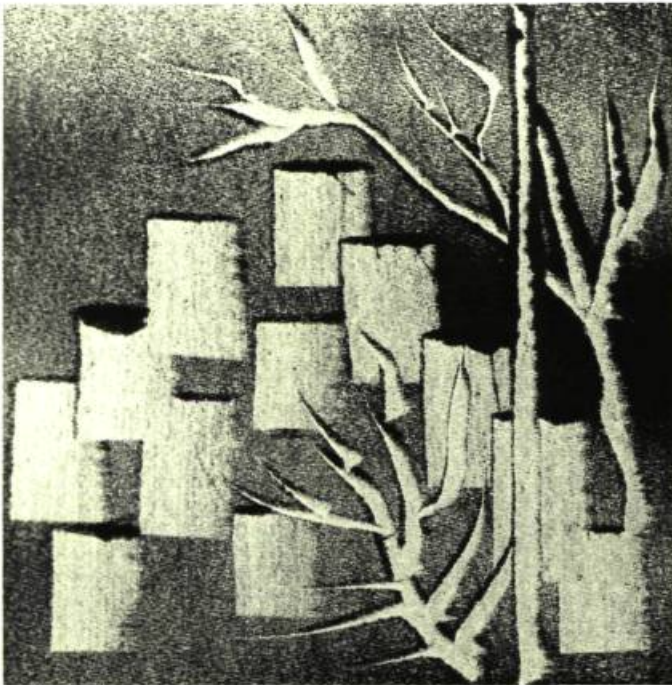
### 3. Édouard LACHAPELLE

*Jardin de quelques gestes*, 1979.

Monotype; 31 cm x 31.

Ottawa, Coll. Rodrigue Le May.

(Photo François Fouert/Archives de l'UQAM)



L'Exposition des Œuvres de Salvador Dali, rétrospective qui montre son travail des années 1914-1983, est sans contredit le sommet de ce printemps artistique. Organisée en hommage à Dali mais aussi à la bien-aimée Gala, cette rétrospective, présentée d'abord à Barcelone puis à Madrid, réunit quatre cents œuvres provenant des musées et des collections particulières du monde entier et montre, s'il en était besoin, la polyvalence du génie de Dali, à la fois peintre, graveur, sculpteur, dessinateur, poète, dramaturge, metteur en scène, cinéaste, orfèvre. L'artiste lui-même a collaboré à l'organisation de cette exposition et il l'a fait en hommage à sa terre natale, la Catalogne et l'Espagne. En dépit de son cosmopolitisme, Dali demeure en effet fidèle à son essence espagnole lui que Lorca nomma d'ailleurs "le bel effort des lumières catalanes".

Exposition réussie et courue que cette rétrospective où l'on constate comment Dali a été actif et imaginaire comme, sans doute, aucun autre artiste contemporain ne l'a été; dépassant les attaches du surréalisme et allant ainsi au delà de tout mouvement et de toute concurrence possible. Extraordinaire, imprévisible, libre, Dali apparaît comme la personnification du concept d'artiste par son œuvre comme par sa personnalité. Magique, mythique, onirique, excentrique, sa production artistique ne cesse de susciter l'étonnement sinon le ravissement. Le nom de Gala est évidemment inséparable de cette œuvre; en préparant cette exposition, le peintre voulait qu'elle soit vouée à sa divine Gala et il avouait alors: "Mon amour pour elle m'a dévoré avant même de naître." Le catalogue de l'exposition est en lui-même un petit chef-d'œuvre d'originalité et de qualité. Au sortir de l'exposition, on reste sidéré par la force du génie de cet artiste et par les avenues qu'il a ouvertes à l'art contemporain en mettant de l'avant sa méthode paranoïa-critique selon laquelle au maximum de délire correspond le maximum de critique de la raison.

L'Exposition Goya, au Musée du Prado, est aussi un événement: constituée des œuvres maîtresses des collections privées madrilènes, l'exposition a permis d'admirer certaines œuvres qui, pour être familières parce qu'elles ont déjà été reproduites, n'ont jamais été vues. L'exposition met en lumière l'influence de la peinture anglaise sur Goya. Dans les nombreux portraits qui sont exposés, on retrouve l'élégance, la distinction dédaigneuse, la sensibilité orgueilleuse et hautaine des personnages qui reflètent sans doute les aspirations de l'esprit ambitieux et subtil de Goya qu'il cachait bien d'ailleurs sous l'enveloppe rude de l'Aragonais qu'il était. Il y a lieu de souligner que l'exposition est présentée en quelque sorte en hommage au critique le plus réputé de Goya, le maître Lafuente Ferrari, auteur du célèbre catalogue de l'importante exposition de 1928.

La présence de l'œuvre graphique d'Édouard Lachapelle dans le paysage artistique espagnol de ce printemps est due à la diligente initiative de l'attaché culturel de l'Ambassade du Canada à Madrid, Jean Fredette, et au parrainage du Ministère des Affaires Extérieures. Arrivée en Espagne, en 1982, pour figurer avec les œuvres de Norman McLaren lors de la semaine culturelle canadienne, l'exposition Lachapelle a d'abord été montrée à l'Université Internationale de Santander, puis à l'Ambassade, à l'Abbaye de Santa Creus, à Salamanque, Barcelone, Burgos et, en mai 1983, au Musée Municipal de Ciudad Real.

Cette exposition itinérante regroupe vingt-cinq monotypes exécutés par l'artiste en 1978-1979 sur la presse à épreuve typographique du Cégep d'Ahuntsic avec laquelle Dumouchel a longtemps travaillé. Le thème majeur des monotypes est celui de personnages chinois, thème propice à l'expression habituelle de la finesse et de la rigueur dans l'œuvre de Lachapelle. Le masque du raffinement et du dépouillement ne saurait toutefois occulter l'ironie qui transpire des monotypes, allusion discrète mais non moins précise au mandarinat bureaucratique dans lequel les artistes se trouvent souvent emprisonnés dans leur recherche d'appui et d'aide à la création. D'autres gravures, au registre moins clairement figuratif, mettent en relief le travail de recherche de l'artiste où il favorise le mystère et la contemplation. Un public nombreux a fréquenté l'exposition à ses diverses étapes, et l'intérêt qu'elle a suscité est encourageant pour l'art et les artistes de ce côté-ci de l'Atlantique. A cet égard, l'initiative déployée par le Ministère des Affaires Extérieures auprès du public espagnol est un succès.

Pierre-Ivan LAROCHE

## A LA 11<sup>e</sup> BIENNALE DE LA TAPISSERIE DE LAUSANNE, LA FIBRE ET L'ESPACE

La 11<sup>e</sup> Biennale de la Tapisserie ne ressemble pas aux autres. Pour la première fois depuis vingt ans, cette manifestation traditionnellement ouverte à toutes les tendances a été placée sous le signe d'un thème imposé, *Le textile crée son propre environnement*. A l'origine de cette décision, un sentiment de lassitude générale devant la saturation des styles imitatifs, purement formels, et vidés de toute signification. Avec les deux prochaines Biennales (1985 et 1987), consacrées successivement à *Textile en tant que sculpture* et à *Textile, retour au mur*, le Comité exécutif entend provoquer une réflexion approfondie sur les divers modes d'expression du langage du fil.

L'heure est donc aujourd'hui au dialogue avec l'espace que la fibre sculpte, cisèle, enveloppe, avec lequel elle joue au moyen des transparences. L'espace, enfin, que la fibre déplace au gré des frémissements onduoyants du fil de soie chez Hamatani, ou de la danse des panneaux suspendus dans le théâtre de Gerhardt Knodel.

L'un des avantages de cette exposition thématique est de faire apparaître les grandes familles, si je puis dire, en matière de recherche textile. Ainsi, sommairement, on peut distinguer l'utilisation de la fibre ou du fil en tant que matériau fondamental de spatialisation, l'usage du fil

dans une structure tissée ou fondue (Machova) et, finalement, la réflexion conceptuelle sur la notion d'environnement (Nagano Goro, Daquin). Ces tendances réunissent des artistes d'origine et de formation variées. Néanmoins, on peut dire que les doyennes de la Biennale, Elsi Giaque et Lenore Tawney, dominent respectivement les deux premiers groupes. Véritables pionnières de l'art du textile contemporain, elles furent les premières (dès 1945, en ce qui concerne Elsi Giaque) à suspendre leurs travaux librement au milieu des salles, renonçant à prendre appui conventionnellement contre la paroi.

Le *Cloud Labyrinth*, de Lenore Tawney, avec ses 8345 fils roses tournant au beige scintillant, représente en quelque sorte la quintessence de l'environnement textile. On ne voit pas comment il serait possible d'aller au delà pour exprimer l'évidence de la notion de *Fibre-Espace*. Deux artistes plus jeunes et moins connues, l'Américaine Rebecca Medel et la Canadienne Lynn Mauser-Bain, se situent dans la même tendance fondamentale. Le travail intelligent et rigoureux de Lynn Mauser-Bain utilise l'angle d'une salle pour ouvrir un point de fuite au moyen d'un escalier de fils de lurex. Rebecca Medel emploie la technique difficile et précise de l'ikat pour teindre le fil rigidifié ensuite par un enduit de colle. Grâce à cette méthode minutieuse et lente, elle a construit un environnement de panneaux grillagés suspendus parallèlement, qui est sans doute l'une des révélations de cette Biennale. Il est malheureusement presque impossible de rendre justice à la subtilité de ce travail par la photographie. La pièce de la jeune Suissesse Liza Rehsteiner, haute étoile tridimensionnelle réalisée en cordes de couleur, relève aussi de cette notion fondamentale du fil dans l'espace.

A l'autre extrême, le travail très structuré d'Elsi Giaque, *Espace en or*, présente un ensemble hiératique de panneaux qui, tels des unités modulaires, reproduisent l'alternance entre la transparence (panneaux ajourés) et la gravité des lourds écrans tissés en or. A 82 ans, Giaque est encore l'une des figures de proue de la manifestation lausannoise.

L'œuvre de Gerhardt Knodel appartient à la même tendance architectonique, mais elle a le caractère ludique et chatoyant d'une scène d'opéra, et son environnement est certainement celui dont le montage fut le plus ardu. Elle est exposée dans une salle dont deux murs ont dû être peints en noir, le troisième en orange et le dernier en vert, ces couleurs reproduisant celles des panneaux tissés par l'artiste, suspendus et mobiles, dont les balancements inversés transportent le spectateur dans une féerie théâtrale.

Les grands oiseaux d'Aurelia Munoz, suspendus très haut comme d'immenses mobiles textiles, ajoutent à la notion de structure spatiale la dynamique des voilures articulées dans le vent.

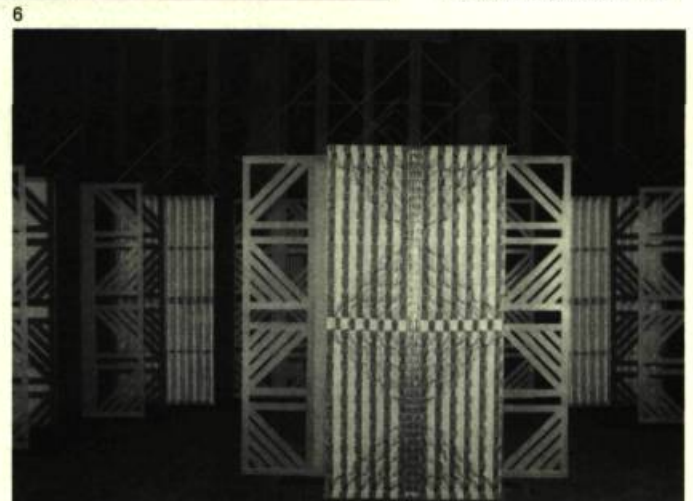
Parmi les jeunes artistes révélés par cette 11<sup>e</sup> Biennale, il faut encore citer l'Américain Larry Kirkland, dont l'*Aurora* est un savant travail de cordes de nylon reliées par des baguettes en acrylique pour former des arcs inversés, inspirés à l'artiste par les aurores boréales de l'Alaska. Quant à la jeune Japonaise Maki Nakagawa, elle occupe un vaste espace par une multitude de mobiles multicolores, qui apparaissent comme des jonchets de Mikado enroulés de fils de rayon. C'est un travail plein de grâce et de fraîcheur, comme l'est, dans une tendance différente, celui d'une autre jeune Japonaise, Machiko Agano. Agano a réalisé une sorte de rideau ondoyant au moyen de longues pièces d'organza de soie blanche, qui témoignent du ton général de la Biennale: transparences, clarté, jeux d'éclairages et de couleurs subtiles.

Cette Biennale, enfin, n'est pas celle des révolutions formelles. L'ère des avant-gardes fracassantes en matière d'art textile semble désormais entrée dans l'histoire. L'exposition de 1983 se caractérise par une très haute qualité dans son ensemble, qui vient à point nommé placer l'art du textile au niveau qu'il mérite parmi les arts plastiques en général, et la Biennale de Lausanne au rang de première manifestation internationale dans ce domaine.

Diana de RHAM



- 4. Aurelio MUNOZ (Espagne)  
*Aerostates.*  
Voiles et cerfs-volants.
- 5. Akio HAMATANI (Japon)  
*White Boat.*  
Fils de rayon.
- 6. Elsi GIAUQUE (Suisse)  
*Espace en or.*  
Lin, soie, fils d'or, feuilles d'or.



## LE SYNDROME DE LA FOIRE DE BÂLE

De la figure en peinture, il ne reste plus qu'une forme humaine évanescente, à peine perceptible, comme les personnages givrés dans des blocs de glace de Patrick Tosani. Lorsqu'elle est plus accentuée, l'anatomie est incomplète, conçue en gros plan cinématographique, la partie l'emportant sur le tout. Sarah Zoelly trace une jambe sur un morceau de papier journal. Même les hyperréalistes se détournent de la représentation de personnages, leur préférant la description de maisons délabrées (Christian Silvain) ou l'éclatement du cadre par une chute de cubes (Helmtrud Nyström).

Effritement du corps se poursuivant dans le gonflement de la vague néo-expressionniste, virus triomphal du 14<sup>e</sup> Salon International d'Art de Bâle, du 15 au 20 juin dernier, qui s'est répandu rapidement à travers le monde occidental. Les cimaises regorgaient de ce syndrome: chez Buchmann (Enzo Cucchi, Bernd Zimmer), chez Lucio Amelio (Sandro Chia, Mimmo Paladino, Penck) et même chez Beyeler dont le stand, situé au rez-de-chaussée où sont regroupés les modernes classiques, l'étage étant réservé aux nouvelles tendances, défiait ses positions en présentant une exposition, *Peinture expressive après Picasso*, prétexte à exhiber toute une panoplie de néo-expressionnistes, de Chia à Schnabel, en passant par Cucchi, Paladino, Penck, Basquiat et Kiefer. Devant un tel déluge pictural uniformisé, peut-on s'empêcher de penser que, la facture laissant souvent à désirer, il s'agit là d'une formule à succès frôlant la facilité?

Plus convaincante et nettement plus intéressante nous a paru la nouvelle sculpture, caractérisée surtout par la récupération d'objets industriels ou domestiques. En témoignent les gags visuels de Jean-Pierre Vilmoth, les assemblages d'objets hétéroclites sur une surface plane de Tony Cragg et les revêtements de formes poétiques de Bill Woodrow, trois tempéraments qui font surgir l'insolite par d'ingénieux remaniements, rapprochements, découpages et modifications de matériaux de rebut. Un art ludique, de nos jours, n'est pas de trop!

La fragmentation et le morcellement de la vision persiste. De Jæger poursuit sa démarche avec ses tableaux polaroid dont la trame est devenue plus complexe, orientation aujourd'hui partagée par David Hockney. Pino Settanni étiole ses constellations et ses diagrammes du vol représentant mythologies et signes du zodiaque sur des surfaces allant de quatre à douze volets. Les damiers de Beni Cohen-Or sont des morceaux de toile collés les uns à côté des autres.

En contrepoint à l'univers menaçant et envahissant d'un néo-expressionnisme de grand format, on relève une tendance à la miniaturisation, apparue dans les minuscules installations du Canadien Robert

Adrian, à la dernière Biennale de Venise, qui expose au salon, cette année, et se poursuivant dans l'œuvre du jeune Français Daniel Brandely, *Installation au soldat inconnu*, l'une des réussites de la Section Perspective 83 que présentaient les organisateurs de la foire. Comme une fourmière, une armée de 4000 soldats de 1 cm 5 de haut évolue au sol sous le regard de personnages et d'animaux juchés sur des corniches.

8



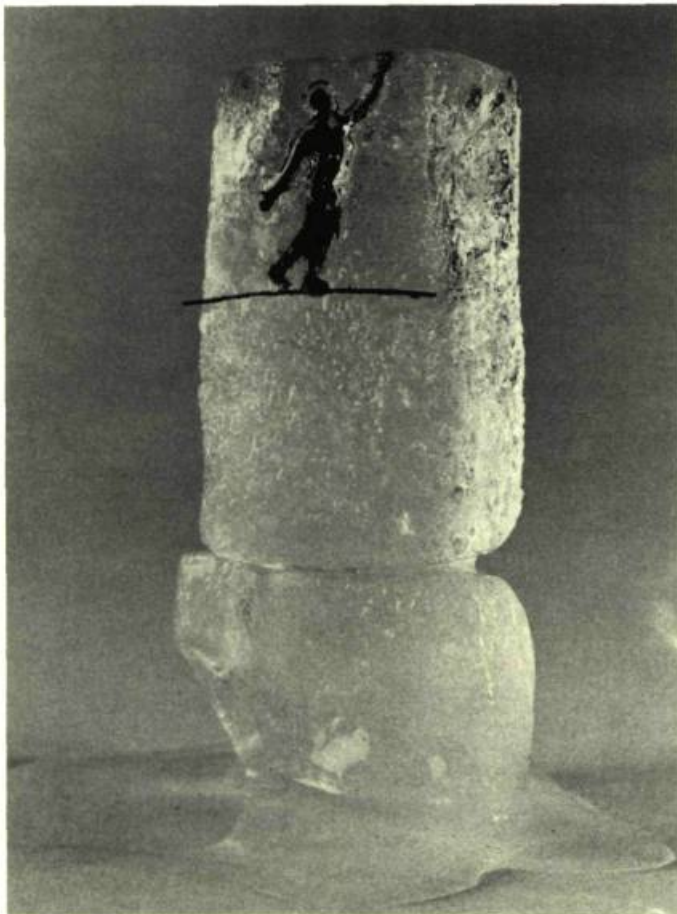
7. Patrick TOSANI  
*L'Équilibriste.*  
Huile sur toile.

9. Jacques CHARLIER  
*Le Point de vue de l'art.*

8. Pierre CAPPERON  
Sans titre.  
Céramique.

10. Daniel BRANDELY  
*Installation au soldat inconnu.*  
Plastique et polystyrène.

9



7



10

L'ensemble, entièrement composé d'objets en matière plastique ready-made, que l'artiste a agencés de façon percutante, suscite dérision et réflexion sur la nature et le destin de l'homme. Même phénomène de réduction chez Jacques Charlier, l'un des artistes les plus représentatifs de l'art actuel en Belgique, pays auquel la foire consacrait, cette année, l'exposition spéciale. Ses sculptures murales en relief décrivent de petits bonshommes grimpeurs défiant les lois de la gravité. Phénomène de réduction substantielle également observé dans le traitement des personnages du peintre Bertil Warnolf, des paysages du sculpteur Olle Brandquist, ou encore des deux dans les œuvres sculptées de Fabio De Sanctis.

L'importance accordée à l'art du feu s'affirme, cette année, par la présence de deux galeries spécialisées. La Keramik-Galerie propose les physionomies hiératiques de Dionyse et celles, plus grinçantes, de Neitzert. La nouvelle céramique, qui tente d'abolir les frontières traditionnelles de ce moyen d'expression, et représentée notamment par Philippe Capron, Pierre Capperon et Claude Champy, fait bon ménage à la Galerie Jean-Yves Le Mignot. Ailleurs on retrouve, d'une part, la sculpture céramique de Pablo Rueda, d'autre part, l'installation de languettes de porcelaine bleue de Piet Stockman.

Ironiquement, tandis que se déroulait à Lausanne la Biennale de la Tapisserie, l'art textile faisait défaut à la foire bâloise. Autre lacune, l'absence de galeries canadiennes. Comment nos artistes peuvent-ils percer sur la scène internationale? Seul Riopelle tient la part du lion, soutenu par quatre galeries de trois villes (Paris, Londres, Genève). Le Groupe General Idea, apprécié depuis plusieurs années à la foire, avait droit, cette fois, à une installation chez Stampa. Il est représenté, avec Adrian, chez Insam de Vienne. C'est bien peu pour le Canada.

Année faste que la foire de 1983 dont la raison d'être n'a pas été mise en cause cette fois, les marchands ayant fait des affaires d'or. A titre d'exemple, Amelio, qui changeait à chaque jour ses expositions, vendait tout, de son propre aveu. Si l'art est une exigence de l'âme, l'argent est une réalité de la matière. A Bâle, la main dans la main, ils étaient indissociables.

René ROZON

#### NÉCROLOGIE

##### M<sup>e</sup> ÉMILIE BRAIS

Nous sommes au regret de devoir apprendre à nos lecteurs la disparition de l'un des membres fondateurs de *Vie des Arts*, Me Émilien Brais, conseiller de la Reine.

Les commencements de la Revue furent marqués par quelques petites difficultés de succession. Nous eûmes alors l'avantage de compter parmi nous des avocats amis des arts, dont Me Louis-Joseph Barcelo, à qui succéda bientôt Me Brais dont les avis, toujours judicieux, relevaient en outre du plus pur mécénat.

Me Brais s'était spécialisé dans le droit municipal mais, homme d'une culture aussi étendue que variée, la littérature, l'histoire, celle de Longueuil particulièrement, la musique, les arts visuels, rien ne lui était étranger.

*Vie des Arts* perd en lui un membre fort précieux et qui sera toujours regretté.

Jules BAZIN

Galerie Alliance

Une galerie d'art sans but lucratif  
commanditée par  
L'Alliance mutuelle-vie.

La galerie est ouverte  
du lundi au samedi, de 11h à 17h.

Elle se situe à l'angle des rues  
Sherbrooke ouest et Université,  
Métro McGill, tél. 284-3768.

Céramik

la clé des techniques  
céramiques

Paraît tous les deux mois

Abonnement 1 an \$12.<sup>00</sup>

2594 Sheppard, Montréal,  
Qué. H2K 3L2

Tél.: (514) 527-1004